

Etzer
VILAIRE

Les dix hommes noirs



Run!

LEGS ÉDITION
Collection Classique

COLLECTION CLASSIQUE

CLASSIQUE

Collection dirigée par Wébert Charles

Etzer Vilaire

Les dix hommes noirs

Édition revue et corrigée

Notes et commentaires par

Dieulermesson PETIT FRERE

LEGS ÉDITION

La première publication de Les dix hommes noirs
date de 1901.

Etzer Vilaire

Les dix hommes noirs

Classique

ISBN : 978-99970-86-00-6

Dépot légal : 14-10-450

Bibliothèque nationale d'Haïti

Collection Classique :

Sous la direction de Wébert Charles

Dossier :

Dieulermesson Petit Frère

Illustration : © Frédérique Blaize

© 2014, 2017, LEGS ÉDITION

www.legsedition.net

NOTE DE L'ÉDITEUR

Quand Etzer Vilaire fit paraître son livre *Les dix hommes noirs* précédé de *Pages d'amour* en 1901 à Port-au-Prince, les réactions ont été nombreuses. Si la première partie du livre (*Pages d'amour*) connut un échec, le succès de *Les dix hommes noirs* auprès des jeunes lecteurs avait été énorme¹. L'écrivain français Léon Ritor (1865-1946) signala le livre dans le journal *Le Rappel* dès 1903, dans un article titré *La poésie française à Haïti*². Encouragé par Georges Sylvain, il devint un poète très prisé de son époque et publiera par la suite plus d'une dizaine de recueils de vers. Toutefois, la version originale de *Les dix hommes noirs*, qui avait suscité une vague d'admiration à l'égard de son auteur, n'est pas tout à fait

1. Eddy Arnold Jean, *L'univers poétique d'Etzer Vilaire*, Port-au-Prince, Haïti-Demain, 2011, pp. 129-130.

2. *Le Rappel*, Jeudi 10 septembre 1903, No. 12235.

celle que nous, lecteurs du début du XXI^e siècle, connaissons. Etzer Vilaire, en rassemblant l'ensemble de son œuvre à la demande de l'éditeur français, Georges Barral en 1907, reverra ce long poème narratif considéré comme le chef-d'œuvre de l'auteur des *Années tendres*. Les vers seront revus, certains réécrits ; et des strophes entières révisées.

Comme le souligne Maurice Blanchot dans son livre *L'espace littéraire*, l'écrivain est toujours dans un perpétuel ressassement de l'œuvre. Dans ce cas, faudrait-il rétablir la version d'origine ou respecter les apports de l'auteur au texte ? Question délicate, certes ! Mais nous avons préféré tenir compte des modifications d'Etzer Vilaire et publier la dernière version de *Les dix hommes noirs*.

Dédié à son frère Jean Joseph Vilaire —également poète—, le poème reste et demeure, plus d'un siècle après, en dépit des opérations de réécriture dont il a été l'objet, une œuvre fraîche. Pourquoi lire *Les dix hommes noirs* aujourd'hui ? Pourquoi ne pas le lire ? La critique et l'histoire littéraires ont beau disserter sur ce texte. Des lectures toutes faites, des clichés et des idées reçues ont envahi l'enseignement de la littérature en Haïti, de telle sorte que l'on n'ait point besoin de lire un livre pour lui coller une étiquette.

Soucieuse au retour au texte, LEGS ÉDITION réédite ce chef-d'œuvre de la littérature haïtienne pour lui rendre toute sa jeunesse, tous ses éclats ; dégagé

des considérations de la critique traditionnelle. En est-on toujours au point à se demander si les dix hommes noirs ont été réellement noirs ? Pourquoi l'œuvre ne doit pas se suffire à elle-même ? LEGS ÉDITION vous invite à entrer dans cet univers en noir et blanc où même les *ombres* sont *blanches* ; où le mot *sort* rime toujours avec la *mort*.

Wébert CHARLES

LEGS ÉDITION

AVERTISSEMENT

Tout le monde sait quelle relation existe entre les phénomènes de l'ordre politique et social et le mouvement des littératures et des arts. Certaines idées maitresses d'une époque, certains états de l'âme qui se généralisent dans un pays, exercent sur l'esprit de ses écrivains une sorte d'aimantation irrésistible, qui se trahit par un ton général dominant dans les œuvres contemporaines, une source commune d'inspiration en rapport avec le trait caractéristique de l'époque et les conditions du milieu. Concevoir la possibilité d'une œuvre qui échapperait entièrement à ces influences fatales, ce serait rêver une vibration harmonieuse de l'air sans un choc qui la détermine, un rayon sans l'astre qui nous l'envoie, la formation d'une fleur sans une tige qui la porte.

Le poème des Dix Hommes Noirs porte, tout au fond des idées et de la conception, la marque du pays et du moment qui l'a vu naître.

Cette œuvre est peut-être la notation d'une agonie

—terrible agonie de l'âme et non d'une âme individuelle—, car l'auteur a pensé, en bien des endroits, s'élever de ses sentiments personnels à la perception douloureuse, aiguë, des tourments où se débat une jeunesse longtemps martyre, une génération accablée de désenchantements et de souffrances en quelques sortes héréditaires, de maux accumulés, depuis les premiers tâtonnements jusqu'à ces jours où l'interminable épreuve sociale se continue dans la double oppression de la misère matérielle et des angoisses morales.

L'élite de cette génération s'élève avec des aspirations d'une spiritualité si intense qu'elles ne peuvent trouver un aliment et une raison d'être dans l'organisation des choses haïtiennes, si peu propres à favoriser les manifestations de l'intelligence et les élans de l'âme éprise d'idéal. Il existe une disproportion très marquée entre les espérances instinctives de la jeunesse studieuse et les conditions générales mesquines, implacables de notre existence. De la naît un conflit des tendances de l'être avec la fatalité du milieu, des légitimes attentes de l'âme cultivée avec la grossière réalité. L'issue de ce combat intérieur est presque toujours fatal à l'individu: c'est, le plus souvent, un esprit qui se corrompt, un talent qui meurt, un artiste qui se détourne du culte de la beauté esthétique avant d'avoir pu faire son ascension des

limbes de l'inédit. Haïti perd, de la sorte, on ne sait combien de jeunes gloires qui jetteraient sur elle le seul lustre qu'il lui soit possible et désirable d'avoir : le prestige de l'esprit !

En vérité, il est difficile d'imaginer un spectacle plus triste et plus digne en même temps d'exciter l'intérêt, la sollicitude, sinon la pitié des peuples étrangers, que cette lutte désespérée avec le milieu, un milieu non encore façonné pour permettre l'affranchissement des âmes, leur évolution paisible dans une sphère propice rappelant celle où s'achève le développement harmonieux de l'humanité supérieure, plutôt servie que contrarié par les circonstances ambiantes.

Chez nous, quel contraste avec cette vie organisée à souhait pour la culture intellectuelle ! Nous voyons, tous les jours, de nobles ambitions entraînées par des courants contraire, l'homme intérieur assiégé d'influences funestes, l'effort créateur neutralisé, le développement normal et progressif de l'être devenu un rêve pour la réalisation duquel il faut combattre toujours contre soi et contre les autres, braver l'exemple, l'hostilité de ceux qui nous entourent et la rigueur des événements qui nous pressent. Conçoit-on le malaise de vivre dans les anxiétés de cette lutte intime, en proie à cette lente et quotidienne dévoration du

talent enchainé ? C'est une torture qui doit durer toute une existence et qui, après nous avoir éteints et réduits à l'impuissance, empoignera pendant longtemps encore —un demi-siècle, peut-être, qui sait ?— tous les tempéraments d'artistes qui auront le malheur de naître sous nos cieux.

Que, placé dans un tel milieu, un écrivain à son début retrace des tableaux lugubres, conçoive le massacre horrible par lequel se termine le poème des Dix Hommes Noirs, c'est un malheur qui ne s'explique que trop.

On l'a vu : un mal moral sévit chez nous avec une effrayante acuité, et ce poème est un fruit amer. Ce que renferment ces vers : accent de douleur, blasphème, appétit de la mort, soif du néant, c'est hélas ! le péché de plusieurs et peut-être la faute de tous...

Mais j'aurais mauvaise grâce à commenter une œuvre qui n'est pas encore connue, lorsque surtout j'ignore si elle mérite de l'être. Tout ce qui précède a été dit pour essayer de me justifier d'une conception si triste et pour éviter le reproche peu charitable qu'on pourrait me faire de m'y être complu par perversité de goût.

E. V.

À mon frère

Horrible, horrible, most horrible !

Shakespeare

I

L'haleine des grands bois s'exhale avec haleine
De l'invisible ciel et fait pâmer la plaine
Comme un être vivant, étendu, sanglotant.
Dans la vague de l'air un murmure flottant
Va d'un branchage à l'autre ; on dirait un cantique,
Mourant sous les arceaux d'une chapelle antique
Tandis que des vapeurs d'inépuisable encens
S'épandent vers la voûte en flacons caressants.
La route des forêts s'égare dans la brume.
On croirait qu'une torche humide, immense, fume
Dans les confins du ciel, enveloppant le feu
Des astres. C'est minuit. Un épais manteau bleu
Couvre de son velours le vallon, la rivière
Qui respire en dormant auprès d'une lisière
Dont les fourrés confus sont comme un ramassis
De fantômes tremblants debout, couchés, assis.
Sous les arbres voilés du mystère de l'ombre,
Dans un petit sentier chevauche un groupe sombre.
Ce sont dix cavaliers baignés de la lueur

D'une torche que porte un homme en éclaireur.
Comme un astre captif qui vacille, tremblote,
Un œil cyclopéen qui dans l'ombre clignote,
La braise rougeoyante en avant les conduit,
Et le groupe muet des cavaliers la suit.
En la brumeuse nuit et dans la main du guide
La flamme a des effets changeants, l'éclat fluide,
Tantôt semble un serpent de lumière et d'azur,
Tantôt dans le silence, au fond d'un crypte obscur,
Une vive splendeur, comme celle d'un ange,
Un nimbe palpitant qui flue et se mélange
Avec la brume et fuit ; tantôt un feu follet
Aux bonds capricieux ; tantôt un chapelet,
Éblouissant aux grains d'or qui se pulvérisent ;
Ou des nappes d'argent qui roulent et s'irisent,
Déchirures d'un ciel sous l'éclair et le vent.

II

Voici les cavaliers vêtus de noir devant
L'immense véranda d'un grand bâtiment vide.
Ils ont franchi la nuit de la route livide.
Sous le profil ombreux des feuillages tremblants,
Ils paraissaient –montés tous sur leurs chevaux blancs,
À travers la clarté que tamisaient les branches–
Des spectres chevauchant, noirs, sur des ombres blanches.
Et maintenant qu'ils sont au bout de leur chemin,
Ils ont débarrassé les chevaux de leur frein.

Ils sont assis, les dix, dans une salle antique,
Basse, large et sinistre, et dont l'étroit portique
Ne laisse qu'à regret glisser le vent des nuits
Dans l'intérieur noir comme un immense puits.
Le castel n'est si grand que pour être plus sombre,
Offrir un champ de plus triste et spacieux à l'ombre,
Plus de délabrement au sein d'un deuil profond.
Sur un parquet moite et glissant s'ouvre un plafond
Dénudé, décharné comme un hideux squelette.

Des soliveaux disjoints soutiennent mal le fâte.
Tels des membres lassés par le fardeau des ans,
Les étais vermoulus se rangent chancelants
Autour des pans de mur, sous l'étreinte des lierres,
Et percés, dirait-on, de mornes meurtrières.
Comme dans les parois funèbres des prisons,
L'araignée ouvrière a fait sur les cloisons
De bizarres dessins –muette Pénélope,
Sur un vieux canevas, un débris qui s'éclope,
Entrecroisant des fils qu'elle refait toujours.
Cette maison restait close depuis des jours
Toute pleine de nuit, même durant les heures
Où le soleil sourit aux plus laides demeures.
Elle avait dû servir à quelque ancien colon.
On avait ri peut-être, aimé dans ce salon,
Lugubre maintenant et dont nul prolétaire
N'eût voulu, sans payer, être propriétaire.
Mais on l'avait rouverte... Et les dix hommes noirs
Pour rire l'appelaient le dernier des manoirs.

III

— Allumons un brasier, dit l'un d'eux ; qu'on voie !
« En notre état piteux, il faut un feu de joie ! »

La flamme illumina comme un splendide éclair
L'horrible vétusté de ce logis désert.
La flamme réjouit, éclaire et fortifie.
Fils du royal soleil qui règne et vivifie,
Tout rayon est divin et donne à chaque objet
Une parure d'or ; si peu qu'en soit le jet,
Il met un doux sourire aux yeux de la Nuit noire,
Un resplendissement d'espérance et de gloire
Qui, de l'azur descend aux choses puis au cœur.
Que la bûche allumée eût un éclat moqueur
Dans l'habitation de la sombre Misère,
On n'en vit pas moins luire à sa vive lumière
Une table portant un choix complet de mets.
L'argenterie était pauvre, mais les fumets
Qui s'exhalaient des plats de faïence vulgaire
Avaient l'effluve auquel on ne résiste guère

Quand l'estomac est jeune et commande à nos sens.
Ces aromes montaient, choisis et caressants
Comme un souffle aspiré d'un jardin qui sommeille.
Le souper attendait arrangé de la veille ;
Et c'étaient les derniers sous des Dix, convertis
En légumes, poulets froids et dindons rôtis.
Un adieu, ce banquet ; repas des Thermopyles,
Mais apprêté du moins par des Valles habiles ;
Car ils s'asseyaient là pour boire et pour manger,
Puis, quand s'achèverait le dessert, pour juger
De leur navrante vie et de la destinée.

Les pauvres ! Ils s'étaient réunis dans l'année ;
Partageant leur douleur, ils tâchaient de s'aider
À vivre ; ils avaient vu leurs goussets se vider,
Et leur esprit troublé débordait d'amertume.
Comme un feu mal nourri qui tremble et se consume,
L'instinct qui nous réchauffe expira dans leur cœur,
L'espoir dans un soupir s'éteignit, et moqueur,
Implacable, au détour de leur route glacée,
Comme un spectre narguant leur âme harassée,
Le lugubre soleil des faillis, des ratés,
Plongeait dans le néant noir de leurs jours gâtés,
Finis, roulant les pleurs, le poison et l'écume,
Gouffre où le Désespoir vomit la mort et fume
Comme une lave au bord d'un volcan sourcilleux !...
Ils avaient beau lancer des sarcasmes entre eux,

L'ironie expirait dans les sanglots de l'âme,
Et ces coups de sifflet n'empêchaient pas le drame !

Ils ne se racontaient guère leurs jours passés.
Ils s'étaient rencontrés à l'armée. Entassés
Sur les grabats infects de funestes casernes ;
Promenant leurs profils blafards dans les tavernes,
Ils s'usaient dans le vide et l'ennui de la paix
Parmi de vieux soudards –tourbe de cœurs mauvais.
Puis ils avaient quitté cette phalange informe,
Ne gardant pour tout bien que le triste uniforme
Des morts, de la famine et du deuil ; l'habit noir
Sans asile, ils avaient découvert le manoir,
Et venaient cette nuit sur leur sombre existence
Prononcer en secret la suprême sentence.
Unis ou pour subir la vie ou pour mourir,
Ils allaient en commun végéter ou périr,
Selon qu'obéissant à la voix plus suivie
Ils feraient prévaloir le trépas ou la vie.
Ils ont congédié le guide et se sont mis
À leur festin, les Dix que la Mort s'est promis.

IV

Un silence rigide a plané dans la salle :
Il semble qu'à la fin ce banquet s'installe
À côté d'eux un hôte horrible. Ils percevaient
Les palpitations des choses qui rêvaient
Au dehors, le soupir long de la nuit dormante,
Le rêve harmonieux où l'onde se lamente
Et se pâme au baiser du clair de lune, errant

Dans le demi-sommeil des choses et pleurant
Sa lumière d'argent sur la pénombre grise.
La ramure vibrait, émue, avec la brise,
Comme un luth frémissant au toucher de la Nuit.
On dirait qu'un esprit mélodieux s'enfuit
Et soupire sa plainte aux arbres de la plaine.
Le chant de la cigale, à cette exquise haleine.
Sans trêve harmonisait son trémolo berceur.
La brume aux taches d'or, d'argent et de rousseur,
Ruisselante de nacre et de perles, de franges,
Tremblante, s'entassait comme des ailes d'anges

Ou tel un édredon mol et de soie ourlée,
Sur la rive en sommeil doucement déroulé.

O musicale Nuit ! confiante et bénie,
La nature s'endort en ta sainte harmonie !
Elle dort à la fois et s'émeut comme un cœur.
Les étoiles d'argent s'unissent dans un chœur
Léger, tel un frisson d'extase dans l'espace,
Fugitif comme une onde invisible qui passe...
Ton ombre se diffuse en l'azur endormi ;
Ton éclair de lune tremble et, brillant à demi,
Semble en l'éther l'éclat d'une aube inachevée.
Comme une frémissante et confuse couvée,
Sous ton aile propice aux douceurs de velours
La création rêve... oui, suspendant son cours,
Elle s'ignore et rêve, elle rêve et palpite,
Oubliant que le mal dans ton repos s'agite,
Que, furtive, la Mort qui ne sommeille pas
S'avance, réveillant la douleur sur ses pas !

L'un des Dix, se levant, prend ainsi la parole :
— Chacun dira l'Enfer où le Destin l'isole.
Mais qu'ils soient brefs, surtout, ces navrants
entretiens

Vous avez tous d'affreux malheurs ; voici les miens :
J'ai vingt-cinq ans et pas un toit, un coin de terre
Où cacher aux regards ma précoce misère.

Les dix hommes noirs d'Etzer Vilaire :
chronique d'une catastrophe annoncée
Dieulermesson Petit Frère

Etzer Vilaire est un poète méconnu. C'est Jean-Claude Figolé qui, en 1970, en a fait la révélation. Point n'est besoin de rappeler que bon nombre de nos poètes classiques, la plupart étudiés dans les écoles haïtiennes, sont en grande partie méconnus ou mal connus de ceux qui parlent d'eux. Qu'ils s'agissent de professeurs, d'élèves, d'historiens de la littérature ou autres. Et pour cause, ils ne lisent pas les textes. Car quand il leur paraît impossible d'expliquer ou de comprendre un extrait ou un poème de ces auteurs, le plus facile à leurs yeux est de recourir à la religion ou à la superstition. L'on se souvient de l'histoire du papillon noir posé sur le berceau de Coriolan Ardouin. Bref...

Mise au point

Il y a toute une légende autour de ce poète qui a fait la

gloire de la ville de Jérémie au début du vingtième siècle. Qu'il fut un enfant maladif, protestant endurci, illuminé, laïque et que sais-je encore. Il est souvent reproché à tort et à travers par la critique littéraire traditionnelle d'antinationaliste, d'antipatriote, pour n'avoir pas pris position contre l'occupation américaine. D'écrivain exotique qui n'a donné aucune place à sa patrie dans sa poésie. Du moins, c'est ce que l'on nous a appris et continue encore d'apprendre à nos chers écoliers dans les salles de classe. Que sa poésie manque de pittoresque, nous disent Pradel Pompilus et son compère Raphaël Berou. Même remarque avec Dieudonné Fardin qui dit que « Le vocabulaire de Vilaire n'est pas très pittoresque, il refuse d'enrichir la langue par l'apport d'expression locale, à la manière de Durand¹ ». Même cas de figure pour Hénock Trouillot aux yeux de qui « les poètes de la *Ronde* auraient créé une littérature d'évasion² ». Comme si tous les écrivains devraient avoir une seule manière d'écrire. Autrement dit, les mêmes procédés d'écriture.

Or, l'on sait que Vilaire est un poète qui, à travers son œuvre, s'est longuement penché sur les problèmes, les tares et les maux qui rongent son pays.

1. Dieudonné Fardin, *Histoire de la littérature haïtienne, tome 3. Le mouvement de la Ronde : l'École éclectique (1898-195)*, les éditions Fardin, 2009, p. 113.

2. Cité par Max Dominique in « Idéologie et subversion chez les poètes de La Ronde », *L'arme de la critique littéraire. Littérature et idéologie en Haïti*, Québec, Cidihca, 1998, p. 60..

Ce n'est pas sans raison qu'en se référant à son poème aux accents tragiques et poignants que Roger Gaillard voit en lui le « témoin de nos malheurs³ ». Et son livre *La vie solitaire pendant l'occupation américaine*, –sorte de prose poétique d'une grande beauté, écrite dans une langue savante, avec des descriptions qui rappellent les belles natures de *Les rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau– le range aux côtés de Sylvain, Moravia, Vieux et Laforest qui sont de sa génération, parmi les voix qui se sont soulevé contre la colonisation et l'invasion des Yankees au début du vingtième siècle.

Vilaire est un classique de la littérature d'Haïti. Enseigné dans les écoles, précisément au Secondaire, son œuvre a été longtemps indisponible sur le marché. Mis à part son recueil de poèmes *Les dix hommes noirs*, il a publié des œuvres de grande portée historique, politique et littéraire. Enfant, nous avons appris plein de choses pour ne pas dire plein de mythes sur les écrivains haïtiens. Tant dans les manuels que dans les cours de littérature fortuits qu'il nous arrive d'avoir au fil des années. Ce que l'on connaissait d'Etzer Vilaire, par exemple, se résumait à sa déception amoureuse qu'il a eue avec Henriette Rouzier laquelle est immortalisée dans ses Pages d'amour, et à qui le poète –donc le cinquième homme– fait allusion dans *Les dix hommes noirs*.

3. Titre d'une étude suivie du texte intégral paru en 1972.

Écolier, l'on ne nous a jamais appris qu'en 1912, son œuvre a été couronnée par l'Académie française. D'ailleurs, que savait-on, par ces temps d'errances et d'ignorance, d'une Académie ? Ni le mot ni la chose n'étaient encore à la mode ici. Chez nous, disons mieux. Il a fallu l'élection de Dany Laferrière sous la Coupole en 2013 pour qu'on en parle. Poète de l'universel, de la nature humaine, Vilaire est, par la force de son écriture et le choix des thèmes qui prédominent dans sa poésie un fin romantique. Amoureux de la nature, c'est toute la vie humaine avec tous ses soubresauts, ses coups bas et ses risques et périls qui prédominent dans son œuvre.

Le poème de la gloire

En 1901, Etzer Vilaire a seulement vingt-neuf ans quand il publie *Les dix hommes noirs*, un long poème. D'illustre inconnu, il deviendra plus tard un poète de renommée mondiale. C'est d'ailleurs un livre qui a marqué et continue encore à marquer les esprits tant par son côté tragique et pathétique, tant qu'il dit le mal-être des centaines de générations d'hommes et de femmes haïtiennes, les uns impuissants, les autres fatigués d'espérer et de rêver ou croire en des lendemains sans soleil. Au fait, ces dix hommes qui se sont donné ce rendez-vous funeste en ce lieu sinistre,

dans la nuit sombre et périlleuse, qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Gaillard nous que :

Ces dix cavaliers muets qui chevauchent vers le noir destin qu'ils se sont fixé, n'appartiennent ni à la paysannerie pauvre subjuguée dans sa masse, ni à l'une ou l'autre des deux couches également dominantes. Ils figurent dans le mince entre-deux, dans ces débiles classes moyennes englobant les professions libérales, les artisans, les employés publics, les petits boutiquiers⁴.

Cependant, les considérations de Gaillard au sujet de l'identité ou l'appartenance sociale de ces dix hommes semblent paraître erronées. Même s'il faut convenir que l'œuvre se rattache à une histoire, il s'avère également important de souligner qu'elle tient compte ou évoque une réalité émanant de la lutte des classes.

En effet, *Les dix hommes noirs*⁵ est une œuvre capitale dans la production littéraire d'Etzer Vilaire. Œuvre d'une grande dimension poétique, qui se lit avec appétit, ce poème présente un tableau macabre de la société de l'époque de l'auteur. Plus d'un siècle

4. Roger Gaillard, *Etzer Vilaire, témoin de nos malheurs*, Port-au-Prince, Presses nationales d'Haïti, 1972, p. 20.

5. Le poème *Les dix hommes noirs* fait partie du deuxième tome des œuvres complètes d'Etzer Vilaire intitulé *Les poèmes de la mort*

après sa parution, il est plus que jamais d'actualité. Vivant. Tant le sujet abordé tient du réel haïtien. Si bien que le poète a tenu à le souligner dans l'avertissement même du poème en affirmant que « le poème [...] porte, tout au fond des idées et de la conception, la marque du pays et du moment qui l'a vu naître⁶ ». Ceci pour décrire toute la souffrance d'un peuple à l'agonie, au bord de la déchéance. C'est donc le désarroi de toute une époque, une génération et, qui sait, toute une nation, qu'il évoque, avec un pincement au cœur.

Les dix hommes noirs porte la charge de toutes les générations, de toutes les époques et de toutes les couches ou catégories sociales : mal du pays, mal du siècle, jeunesse naufragée. Le poème interpelle en même temps qu'il porte à réfléchir. Sur la situation du pays, la valeur de l'être humain et son comportement devant les difficultés de la vie, sa conception du monde, de la souffrance et de la mort. Fait sur un ton lyrique et élégiaque, et pour être trop vraisemblable, il prend l'allure d'une épopée, d'une histoire fantastique, mettant ainsi en relief les élans d'une crise

paru en 1907 à Paris, librairie Fischbacher, dans la collection des poètes français de l'étranger dirigée par Georges Barral (1842-1913). Outre *Les dix hommes noirs*, il réunit ces poèmes : *Tristesses ultimes*, *Amour*, *Les étoiles*, *Homo* et *Poème à mon âme*. L'édition définitive des œuvres de Vilaire parut entre 1914 et 1917 chez Albert Messein, à Paris, en trois tomes, sous le titre de *Poésies complètes*.

6. Voir l'avertissement, p. 9.

Note de l'éditeur	5
Avertissement	9
Les dix hommes noirs	17

Dossier

Repères chronologiques	57
Discours sur <i>Les dix hommes noirs</i>	61
<i>Les dix hommes noirs</i> d'Etzer Vilaire : chronique d'une catastrophe annoncée	73

Dans la même collection :

Coriolan Ardouin, *Poésies complètes*

Georges Sylvain, *Confidences et Mélancolies*

Etzer Vilaire, *Le Flibustier*

Ignace Nau, *Poésies*

Ignace Nau, *Le lambi et autres nouvelles*

Oswald Durand, *Poèmes choisis*

Face aux problèmes de toutes sortes, les dix hommes noirs paraissent traqués et veulent éliminer les causes de leurs souffrances, c'est-à-dire, la société et leurs produits. Mouvement de soi vers la réalisation pour la changer. Mais, parce que depuis longtemps cette réalité les oppresse, elle a couvé en eux pour atteindre à des dimensions obsessionnelles d'autant que les personnages sont poussés vers l'acte de libération sans puissance de l'accomplir...

Jean-Claude Figiolé, *Etzer Vilaire ce méconnu*

Etzer Vilaire est né à Jérémie le 7 avril 1872. En 1912, son recueil Nouveaux poèmes reçut le prix Davaine de l'Académie française. Poète remarquable, l'un des meilleurs de sa génération, il meurt le 22 mai 1951 à l'âge de 79 ans.

Illustration : Frédérique Francillette

ISBN : 978-99970-86-00-6

Premier trimestre 2017

